



DOSTOÏEVSKI

Les Pauvres
Gens

roman traduit du russe
par André Markowicz

ACTES SUD

LES PAUVRES GENS

Makar Dévouchkine et Varenka Dobrossiolova s'écrivent assidûment. Lui est un petit fonctionnaire, elle est sa voisine d'en face, une jeune fille dans le besoin. Au fil de leur correspondance, composée avec simplicité et spontanéité, se dessine l'affection sincère qui les lie, et qui fera le malheur de l'un d'eux.

Les Pauvres Gens est le premier roman d'un auteur qui gagna une notoriété immédiate. La trame sentimentale et le style naturaliste sont prétextes à explorer l'âme humaine dans son inconscient et son refoulé : les lettres des deux personnages suggèrent en effet beaucoup par leurs silences et leurs non-dits. Ce dévoilement comme involontaire, parfois troublant, annonce d'autres monstres de la mauvaise foi à venir dans une œuvre magistrale.

Né à Moscou le 30 octobre 1821, Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski est entré en littérature en janvier 1846 avec Les Pauvres Gens. Il est mort à Saint-Pétersbourg le 28 janvier 1881.

CHRONOLOGIE DES ŒUVRES DE DOSTOÏEVSKI

- Les Pauvres Gens*, 1846.
Le Double, 1845-1846.
Un roman en neuf lettres, 1846.
Monsieur Prokhardtchine, 1846.
La Logeuse, 1847.
Polzoukov, 1848.
Un cœur faible, 1848.
La Femme d'un autre et le mari sous le lit, 1848.
Le Voleur honnête, 1848.
Un sapin de Noël et un mariage, 1848.
Les Nuits blanches, 1848.
Nétochtka Nezvanova, 1848-1849.
Le Petit Héros, 1849.
Le Rêve de l'oncle, 1855-1859.
Le Bourg de Stépantchikovo et sa population, 1859.
Humiliés et Offensés, 1861.
Les Carnets de la maison morte, 1860-1862.
Une sale histoire, 1862
Notes d'hiver sur impressions d'été, 1863.
Les Carnets du sous-sol, 1864.
Le Crocodile, 1864.
Crime et Châtiment, 1866.
Le Joueur, 1866.
L'Idiot, 1868.
L'Eternel Mari, 1870.
Les Démons, 1871.
Journal de l'écrivain 1873 (récits inclus) :
I. "Bobok" ;
II. "Petites images" ;
III. "Le Quémandeur".
Petites images (En voyage), 1874.
L'Adolescent, 1874-1875.
Journal de l'écrivain 1876 (récits inclus) :
I. "Le Garçon «à la menotte»" ;
II. "Le Moujik Maréï" ;
III. "La Douce" ;
IV. "La Centenaire".
Journal de l'écrivain 1877 (récits inclus) :
"Le Rêve d'un homme ridicule".
Le Triton, 1878.
Les Frères Karamazov, 1880.
Discours sur Pouchkine, 1880.

Titre original :
Bednyé lioudi

Illustration de couverture :
Kusma Petrow-Wodkin,
Alarme (détail), 1934

© ACTES SUD, 2001 pour
la traduction française
ISBN 978-2-330-08323-6

FÉDOR DOSTOÏEVSKI

LES PAUVRES GENS

roman traduit du russe
par André Markowicz

ACTES SUD

Oh, ces conteurs d'histoires ! Ils n'iront pas vous écrire quelque chose d'utile, d'agréable, d'attendrissant, non, c'est tout le dessous de la terre qu'ils vous retournent ! Non, je leur interdirlais d'écrire ! Non, mais à quoi ça ressemble : vous lisez... malgré vous, vous vous mettez à réfléchir, – et là, toutes sortes de bêtises vous entrent dans la tête ; je vous jure, je leur interdirlais d'écrire ; tout simplement, voilà, j'interdirais.

PRINCE V. F. ODOÏEVSKI.

8 avril.

Mon inestimable Varvara Alexéïevna !

Hier, j'ai été heureux, heureux outre mesure, heureux comme ce n'est pas permis ! Pour la première fois de votre vie, têtue comme vous êtes, vous m'avez écouté. Le soir, sur les huit heures, je me réveille (vous savez, mon âme, que j'aime bien faire ma petite sieste, une heure ou deux, en rentrant du bureau), je prends une bougie, je prépare les papiers, je taille ma plume, soudain, brusquement, je lève les yeux – je vous jure, mon cœur, comme ça, qui se met à faire des bonds ! Alors, quand même, vous avez compris ce dont j'avais envie, ce dont il avait envie, mon pauvre vieux cœur ! Je vois que le coin du rideau sur votre fenêtre est relevé et accroché au pot de l'impatiens, exactement comme je vous l'avais soufflé, l'autre jour ; et, tout de suite, j'ai eu l'impression que c'était votre mignon petit minois que j'entrevois à la fenêtre, que vous me regardiez de votre chambre, que, vous aussi, vous pensiez à moi. Et cette rage que j'ai eue, ma petite colombe, de ne pas pouvoir le regarder bien, votre mignon

visage ! Il fut un temps où, moi aussi, mon âme, j'avais un regard perçant. Mais vieillesse est tristesse, ma bonne amie ! En ce moment encore, je ne sais pas, j'ai comme un voile devant les yeux ; dès qu'on travaille un peu le soir, qu'on gratte un peu de papier, le matin, les yeux, ils sont tellement rouges, et les larmes qui coulent, on en a honte, même, devant les autres. N'empêche, dans mon imagination, votre mignon sourire, mon petit ange, il s'est littéralement illuminé, votre sourire mais si gentil, si sympathique ; et, dans mon cœur, la sensation que j'ai eue, c'était comme l'autre jour, quand je vous avais embrassée, Varenka, vous vous souvenez, mon petit ange ? Vous savez, ma petite colombe, j'ai même eu l'impression que vous m'avez menacé du doigt ? C'était vrai, ça, coquine ? Tout cela, racontez-le-moi sans faute, bien en détail, dans votre lettre.

Bon, et votre trouvaille, hein, pour votre rideau, Varenka ? N'est-ce pas que c'est charmant ? Je travaille à ma table, je me couche, je me réveille, je sais déjà que, vous, là-bas, vous pensez à moi, vous n'oubliez pas, et que, vous-même, vous êtes contente, en bonne santé. Vous laissez retomber le rideau – donc, adieu, Makar Alexéïévitch, il est l'heure de dormir ! Vous le relevez – donc, bonjour, Makar Alexéïévitch, comment avez-vous donc dormi, ou bien : et comment va la santé, Makar Alexéïévitch ? Pour moi, grâce en soient rendues au Créateur, je vais bien, je suis contente ! Vous voyez, mon petit cœur, la belle idée que c'est ; pas même besoin de lettres ! C'est malin,

n'est-ce pas ? Et l'idée, quoi, elle est de moi ! Alors, n'est-ce pas que je ne suis pas le pire pour ces affaires-là, Varvara Alexéïevna ?

Je vous dirai, mon âme, Varvara Alexéïevna, que, cette nuit, j'ai dormi comme un loir, contre toute attente, ce dont je suis fort content ; parce que, dans un nouveau logement, quand on vient de déménager, c'est toujours, bizarrement, qu'on ne dort pas ; tout est, n'est-ce pas, bien et comme pas bien ! Je me suis levé aujourd'hui, frais comme l'œil – joie et bonheur ! Qu'il est bien, ce matin d'aujourd'hui, mon âme ! Chez nous, on a ouvert la fenêtre ; le soleil brille, les oiseaux gazouillent, l'air embaume des aromates du printemps, et toute la nature s'anime, – bon, et tout le reste est allé en conséquence, tout va bien, comme au printemps. J'ai même fait un petit songe, aujourd'hui, bien agréable, et, tous mes songes, ils tournent autour de vous, Varenka. Je vous ai comparée à un oiseau du ciel, créé pour consoler les hommes et orner la nature. Et là, je me suis dit, Varenka, que, nous aussi, les gens qui vivent dans la cohue et dans l'agitation, nous devrions envier le bonheur innocent des oiseaux du ciel – bon, et le reste à l'avenant, et ainsi de suite ; c'est-à-dire, je faisais toujours des comparaisons éloignées, comme ça. Il y a un livre que j'ai, vous savez, Varenka, c'est un peu la même chose, ces choses-là sont décrites avec tous les détails. Si je vous en parle, c'est que, des songes, mon âme, n'est-ce pas, il y en a de toutes sortes. Mais en ce moment,

c'est le printemps, et les pensées, alors, elles sont, comme ça, toujours plaisantes, précises, fantasques, et les songes qui arrivent, ils sont doux ; toujours de couleur rose. C'est pour ça que je l'ai écrit, tout ça, c'est d'ailleurs dans mon livre que je l'ai pris. Dedans, l'auteur se découvre le même désir, en rimes, et il écrit –

Que ne suis-je un oiseau, un oiseau, un rapace !

Bon, etc. Il y a dedans encore plein d'autres pensées, mais laissons-les ! Mais dites-moi, où donc êtes-vous allée ce matin, Varvara Alexéïevna ? Moi, je n'étais pas encore prêt à partir au bureau que vous, tel, réellement, un petit oiseau de printemps, vous vous êtes envolée de chez vous et avez traversé la cour, tellement toute guillerette. Et comme, moi aussi, je me sentais guilleret en vous regardant ! Ah, Varenka, Varenka ! mais ne soyez donc pas triste ; les larmes, elles ne soulagent rien ; mon âme, je le sais bien, je le sais d'expérience. Maintenant, vous êtes tellement tranquille, et votre santé, aussi, elle s'est un peu améliorée. Bon, et comment va votre Fiodora ? Ah, la brave femme que c'est ! Ecrivez-le-moi, Varenka, comment vous vivez, toutes les deux, et si rien ne vous manque. Fiodora, n'est-ce pas, elle est un peu ronchon ; mais n'y faites pas attention, Varenka. Tant pis ! Elle est si brave !

Je vous ai déjà parlé de notre Téréza, ici – elle aussi, une brave femme, et fidèle. Oh, cette inquiétude que j'avais pour nos lettres ! Comment

allaient-elles voyager ? Et là, pour notre bonheur, Dieu nous a envoyé Téréza. C'est une femme brave, humble, sans défense. Mais notre logeuse est simplement impitoyable. Elle l'use au travail, comme, je ne sais pas, si c'était une vieille chiffie.

Oh, le taudis dans lequel je me retrouve, Varvara Alexéïevna ! Oh, quel appartement ! Avant, n'est-ce pas, je vivais comme une marmotte, vous savez bien ; tranquille, sans bruit ; une mouche volait, chez moi, avant, eh bien, je l'entendais, la mouche. Et là, le bruit, les cris, le tintamarre ! Mais vous ne savez pas encore comment c'est fait, ici. Imaginez, plus ou moins, un long couloir, complètement sombre, et pas propre. A main droite, vous avez un mur continu, et, à main gauche, toujours des portes, des portes, comme des meublés, qui s'étirent, comme ça, à la file. Bon, et, donc, ces meublés, ils sont en location, et, dans chacun, il y a une petite chambrette ; dans chaque chambrette, on est à deux, à trois. Ne demandez pas le calme, c'est une arche de Noé ! Remarquez, ce sont surtout des gens bien, toujours, comme ça, instruits, savants. Il y a là un fonctionnaire (il est, je ne sais où, dans le domaine littéraire), un lettré ; il vous parle d'Homère, et de Brambéus*, et de toutes sortes d'auteurs, là, il vous parle de tout, – une tête,

* Pseudonyme d'O. I. Senkovski (1800-1854), rédacteur d'une *Bibliothèque de lecture*, revue très populaire chez les petits fonctionnaires et parmi le public peu instruit. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

cet homme-là ! Il y a aussi deux officiers, qui jouent tout le temps aux cartes. Un quartier-maître ; un précepteur anglais. Attendez, je vous ferai rire, mon âme ; je vous les décrirai dans ma prochaine lettre, satiriquement, c'est-à-dire comment ils sont, les uns après les autres, avec tous les détails. Notre logeuse, c'est une petite vieille minuscule et pas propre, – elle passe toute la journée en mules et robe de chambre, et, toute la journée, elle crie sur Téréza. J'habite dans la cuisine, ou, pour le dire beaucoup plus justement, comme ça : ici, à côté de la cuisine, il y a une pièce (et nous, il faut que je vous le dise, nous avons une cuisine propre, lumineuse, excellente), une petite pièce pas bien grande, un recoin, comme ça, modeste... c'est-à-dire, pour s'exprimer encore mieux, la cuisine, elle est grande, elle a trois fenêtres, en sorte que, moi, le long du mur d'angle, j'ai une cloison, ce qui fait comme une autre pièce de plus, un meublé de supplément ; tout est spacieux, pratique, il y a même une fenêtre, et tout – bref, tout ce qu'il faut. Bon, et donc, le voilà, mon recoin. Alors, donc, n'allez pas croire, mon âme, que ce soit, je ne sais pas, quelque chose d'autre, ou qu'il y ait un mystère quelconque ; voilà, quoi, une cuisine ! – c'est-à-dire que, moi, bon, c'est dans cette pièce-là que je vis, – derrière une cloison, mais ce n'est rien ; je me suis complètement isolé, je vis, comme ça, petitement, je vis, sans trop de bruit. Je me suis mis un lit, une table, une commode, une petite paire de chaises, j'ai accroché l'icône. Certes,

comme logement, on pourrait trouver mieux – et même, peut-être, beaucoup mieux, – mais le pratique, c’est tout de même l’essentiel ; parce que, c’est pour le côté pratique que j’ai fait tout ça, et n’allez pas penser que ce soit pour autre chose. Votre fenêtre est en face, de l’autre côté de la cour ; et, cette cour, elle n’est pas large, je vous aperçois une seconde – je me sens quand même plus gai, dans ma tristesse, et puis, ça coûte moins cher. La plus petite chambre, ici, avec le service, elle fait trente-cinq roubles-assignats. Au-dessus de nos moyens ! Et, moi, maintenant, mon logement, il me revient sept roubles-assignats, plus cinq roubles-argent pour le service ; en tout, donc, vingt-quatre cinquante, alors qu’avant, j’en déboursais exactement trente, et, donc, je me refusais beaucoup de choses ; le thé, je n’en prenais pas tout le temps, et, maintenant, j’épargne assez, et pour le thé et pour le sucre. Vous savez, ma bonne amie, ne pas prendre de thé, ça fait comme un peu honte ; ici, tout le monde a de quoi, ce qui fait qu’on a honte. A cause des autres, on en prend, Varenka, pour la galerie, pour le ton ; mais, moi, ça m’est égal, je ne suis pas susceptible. Mettez, comme ça, pour l’argent de poche – on a toujours besoin de ci ou ça – bon, je ne sais pas, les petits souliers, de quoi se mettre – regardez ce qui vous reste. Et voilà tout mon salaire. Moi, je ne murmure pas, je suis content. Ça me suffit. Voilà déjà plusieurs années que ça me suffit ; et puis, il y a aussi des primes. Bon, adieu, mon petit ange. J’ai acheté,

vous savez, une petite paire de pots de fleurs, des impatiens et puis un géranium – pas cher. Mais peut-être que vous aimez aussi le réséda ? Ils ont aussi du réséda, écrivez-moi ; oui, sérieusement, écrivez-moi le plus de détails possible. Pourtant, enfin, n'allez pas croire je ne sais quoi, et ne vous faites pas de souci, mon âme, pour moi, si j'ai loué une pièce comme celle-là. Non, c'est le côté pratique qui m'a poussé, juste le côté pratique qui m'a séduit. N'est-ce pas, mon âme, je mets de l'argent de côté, j'épargne ; j'en ai, des sous. Ne faites pas attention, si je suis tellement doux, comme ça, qu'une mouche, on pourrait croire, me renverserait d'un coup d'aile. Que non, mon âme, je ne me laisse pas abattre, et le caractère que j'ai, il sied parfaitement à une âme aussi ferme et sereine qu'il le faut. Adieu, mon petit ange ! Je vous accable avec presque deux feuillets postaux, et il est grand temps que je parte au travail. Je vous baise le bout des doigts, mon âme, et je demeure
votre humble serviteur et très fidèle ami,

Makar Dévouchkine.

P.-S. Une chose que je vous demande : répondez-moi, mon petit ange, avec le plus de détails que vous pouvez. Je vous envoie ci-joint, Varenka, une petite livre de bonbons ; mangez-les d'un cœur simple, et, au nom du Ciel, ne vous faites pas de souci pour moi, et ne m'en veuillez pas. Bon, alors, donc, adieu, mon âme.